A black and white photograph of Aimé Césaire, an elderly man with glasses, wearing a suit and tie, sitting and reading a large open book. The lighting is dramatic, highlighting his face and the pages of the book against a dark background.

AIMÉ CÉSAIRE
UN HOMME DE RUPTURES

FONDATION CLÉMENT



AIMÉ CÉSAIRE

UN HOMME DE RUPTURES

Commissaires : Colette Césaire et Marc Césaire

Aimé Césaire
Actuel (ACA)



FONDATION CLÉMENT

Ruptures césairiennes, pérennes ou périmées ?

par Marc Césaire
pour l'association Aimé Césaire Actuel (ACA)

Hors anecdotes (qui, parfois touchantes, en disent plus sur qui les rapporte que sur celui qu'elles croient révéler), au rebours d'approches biographiques aussi prodigues en vains détails qu'en interprétations hasardeuses ou gratuites, loin des polémiques (dont la futilité avec le temps éclate), au-delà des controverses plus ou moins justifiables, en s'affranchissant même des analyses ou des exégèses pertinentes, mais sectorielles, comment apprécier d'un terme clair et indiscutable – subsumer – l'apport d'Aimé Césaire à la littérature, à la réflexion comme à l'action culturelles, à la pensée politique ?

Dans sa polysémie, avec ses multiples déclinaisons, s'impose ici le mot *rupture*. Car, à y bien regarder, l'auteur du *Cahier d'un retour au pays natal* et le (re)créateur du roi Christophe fut, non moins que le pamphlétaire qui rédigea le *Discours sur le colonialisme* ou que le penseur critique auquel est due la *Lettre à Maurice Thorez*, d'abord et au premier chef un homme de ruptures – si l'on entend ce terme moins comme refus ou rejet brutal, arrachement sans perspective, que comme préalable indispensable à des accomplissements supérieurs.

Donc, regardons et distinguons, dans leur singularité comme dans leur solidaire cohérence, trois récusations essentielles – d'ordre esthétique, idéologique, politique – au cœur de l'intervention césairienne.

Fort-de-France/Paris, années 30 du vingtième siècle. À un jeune Martiniquais issu de la (toute) petite bourgeoisie, aspirant à écrire dans une société coloniale cultivant, outre la canne à sucre, le mépris de ses racines africaines et de son héritage nègre, le choix s'offrait soit de se poser en illustrateur, voire en enjoliveur des usuelles représentations aliénées (exotisme de pacotille, pittoresque de bon aloi...), aussi étrangères au moi intime qu'à la psyché collective, soit de se faire quêteur de son être profond, façonné par l'histoire, c'est-à-dire par les affres et les souffrances, les sentiments et les ressentiments, les peines comme les espoirs par quoi passe nécessairement tout peuple esclavisé et racisé.

On sait l'option adoptée par Aimé Césaire, et ce fut, au terme d'une douloureuse parturition, le *Cahier d'un retour au pays natal*, dont la première version parut en 1939.

D'une œuvre énormément commentée – mais dont on est loin d'avoir tout dit –, marquons, pour rester dans le cadre de notre propos, qu'elle consomme la plus radicale des ruptures avec l'esthétique dominante en promouvant :

- contre l'édulcoration du concret de la vie coloniale, **son évocation sans fard**. Papa Samba Diop écrit à ce sujet : « Le réalisme poétique d'Aimé Césaire est minutieux dans le décompte de la quotidienneté martiniquaise. L'école, le bourg et ses bruits du matin, le morne, l'église, la ravine au bord de laquelle des paysannes, « des madras aux reins », lavent leur linge, sont autant de vues et de gestes simples, que la poésie élève à la dignité de lieux et de héros d'un drame universel où le pathétique confère à chaque élément, à chaque être, grandeur et dignité. De ce fait, le réel martiniquais est toujours constitutif de cette poésie » (*La poésie d'Aimé Césaire, Propositions de lecture*, Honoré Champion, Paris, 2010) ;
- contre l'occultation des maux inhérents à toute situation coloniale, **leur révélation et leur dénonciation**. Le *Cahier*, le *Discours*, le théâtre, toute la poésie donnent à voir comme à ressentir non seulement la misère matérielle, physique, affectant le peuple colonisé (malnutrition, défaut d'hygiène, habitat précaire ou insalubre, exploitation d'un travail sous-rémunéré...), mais encore la déréliction de masse engendrée par une entreprise d'aveulissement et d'infériorisation poursuivie sans solution de continuité depuis le temps de l'esclavage ;
- contre l'académisme stérilisant imité de l'Europe, **la production d'une écriture désentravée, sui generis**, qui mobilise toutes les ressources – lexicales, grammaticales, rhétoriques, sonores et rythmiques – de l'idiome du colonisateur pour en faire un instrument propre à exprimer avec une intensité maximale les exigences de dignité et de liberté émanant des peuples les plus insultés de l'histoire de l'humanité. C'est de cette révolution poétique qu'André Breton prenait acte quand, saluant en Césaire « un grand poète noir » – au scandale de critiques iréniques, « hors du monde », comme aurait dit le roi Christophe –, il représentait à tout lecteur imprégné du préjugé racial que ce noir maniait la langue française « comme il n'est pas aujourd'hui un blanc pour la manier » (*Un grand poète noir*, New York, 1943) ;

- contre l'imagerie de carte postale présentant la colonie sous un jour idyllique, **une appréhension de la nature tropicale** – paysage, faune, flore, eaux – comme duelle, ambivalente, inépuisable source d'images et de symboles tantôt sublimes, tantôt repoussants, tantôt amicaux, tantôt hostiles. Césaire procède à l'appropriation, voire à l'intériorisation, d'une nature qui jusqu'alors n'avait constitué, au mieux, qu'un ornement décoratif dans des descriptions convenues. D'où l'affinité du poète avec Wifredo Lam, le peintre d'une jungle tourmentée, mais magique.

Concomitante de la rupture esthétique et entretenant avec celle-ci une relation d'étalement réciproque, la rupture idéologique opérée par Aimé Césaire s'inscrit dans un contexte d'eurocentrisme triomphant. Durant les décennies séparant *L'Étudiant noir* (1935) de la *Lettre à Maurice Thorez* (1956), l'idée demeure, prégnante, qu'il est une civilisation – l'occidentale – supérieure aux autres et, par conséquent, appelée à gouverner le monde.

L'Occident est pensé comme maître (par des thuriféraires de l'impérialisme, tel Renan) ou comme modèle (même par des éminences réputées progressistes, comme Engels dépréciant les nations « sans histoire » ou Léon Blum, futur premier ministre du Front populaire, qui déclarait en 1925 : « Nous admettons le droit, et même le devoir, des races supérieures d'attirer à elles celles qui ne sont pas parvenues au même degré de culture et de les appeler aux progrès réalisés grâce aux effets de la science et de l'industrie »).

Massivement inculquée – par l'école, les églises, la presse, la chanson, le cinéma populaires –, la certitude qu'à l'Occident de représenter la civilisation et le progrès face à la barbarie incarnée par les peuples de couleur légitimera le pire, tenant lieu d'alibi aux entreprises coloniales parfois génocidaires, toujours racistes, destructrices des cultures et des identités indigènes.

Or, là où d'autres intellectuels colonisés s'accommodent du fait colonial – soit par collaboration directe, soit en n'en condamnant que les excès –, Aimé Césaire le dénonce frontalement, lui opposant d'emblée le double remède de la transformation sociale (« être révolutionnaire ») et de la réhabilitation d'un colonisé appelé à prendre conscience de sa valeur culturelle comme de sa dignité historique.

Cette rupture-là, puissamment signifiée dans le *Discours sur le colonialisme* et dans la *Lettre à Maurice Thorez*, apparaît capitale en tant que, congédiant impérialisme et colonialisme intellectuels, elle enjoint aux dominés de penser par eux-mêmes, pour eux-mêmes, de chercher, de produire et de créer selon leurs propres critères et protocoles (quitte à revoir et corriger les apports extérieurs), bref, de se situer, sur le plan de l'esprit, « hors des jours étrangers ».

De cette volonté d'affranchissement témoigne, outre l'œuvre personnelle de l'écrivain, co-fondateur du mouvement de la négritude, l'action culturelle de longue haleine impulsée par le créateur du Sermac et l'initiateur du Festival de Fort-de-France.

En germe dès la période de *L'Étudiant noir*, latente dans telle intervention à l'Assemblée nationale française comme dans le poème *Hors des jours étrangers* (1949), la rupture politique, signifiée avec éclat par la *Lettre à Maurice Thorez* (1956), est pratiquement consommée avec la fondation, en 1958, d'un parti martiniquais, dépris de toute allégeance extérieure. De cette nouvelle et radicale orientation on ne retiendra ici que les termes à teneur prospective, qui intéressent le devenir des peuples et des nations dominés, savoir :

- le refus et le rejet du despotisme bureaucratique qui, sous couleur de socialisme, exerce une véritable dictature sur un prolétariat et des masses populaires dont les révoltes sont étouffées dans le sang, comme à Berlin, Varsovie, Budapest (et bientôt Prague et Pékin). La question inscrite en filigrane de cette dénonciation est de celles que les peuples n'éludent ou ne négligent, l'Histoire l'a prouvé, qu'à leur grand détriment : la question du type de système politique et social à penser préalablement à l'action – et à parfaire à travers elle – pour le mettre en œuvre sitôt la souveraineté acquise ;
- l'affirmation de la singularité historique des luttes menées par les peuples en butte à l'impérialisme comme au colonialisme, d'où l'impératif de penser à nouveaux frais, par production interne et non par imitation ou adoption de quelque modèle, les voies et les moyens de leur émancipation. Quel type d'organisation adopter en pays dominé ? Quelles pratiques privilégier ? A chaque peuple d'y réfléchir et d'en décider, compte tenu des conditions spécifiques dans lesquelles se déploie son action ;
- la promotion d'un discours nationaliste ou nationalitaire, visant à cimenter idéologiquement (par son exigence de reconnaissance culturelle et sa dimension identitaire) comme à unir politiquement (dans une perspective souverainiste) les principales composantes de la société dominée. Que, dans le propre pays d'Aimé Césaire, ce discours ne soit pas devenu hégémonique, c'est là un fait dont l'avenir, ouvert, dira s'il signale l'obsolescence d'un projet chimérique, ou s'il résulte d'un retard dans la prise de conscience d'un peuple martiniquais n'ayant jamais connu d'horizons autres que coloniaux...

En une époque assurément postcoloniale, mais moins clairement post-impériale, alors que le modèle occidental – en particulier nord-américain – tend à s'imposer moins au moyen des armes qu'à travers l'assimilation et la reprise planétaire de ses canons culturels (Bollywood agrémentant à sa sauce la blquette hollywoodienne, le blockbuster cher aux *major companies* noirci à la mode black panther), l'exigence d'authenticité artistique formulée par Aimé Césaire demeure-t-elle d'actualité ?

Quand, dans un monde prétendument multipolaire, des systèmes oppressifs différents dans la forme, mais non dans la finalité, encadrent et formatent – une technologie sophistiquée aidant – des masses considérables de dominés (la grande plupart des êtres humains), dont ils perpétuent, voire accentuent, l'exploitation, l'appel césairien à l'élaboration et à la diffusion d'une idéologie émancipatrice guidant les subalternes – le projet d'un humanisme vrai, sans exclusive ni exclusion – vaut-il d'être retenu ?

La lutte contre l'injustice sociale, le racisme, les discriminations requiert-elle encore l'auto-organisation politique des opprimés ?

Les ruptures césairiennes appellent ces questions, dont se sont emparés nombre de penseurs postcoloniaux. Il appartient à chacun(e) d'en apprécier la validité, d'y répondre, ici et maintenant.

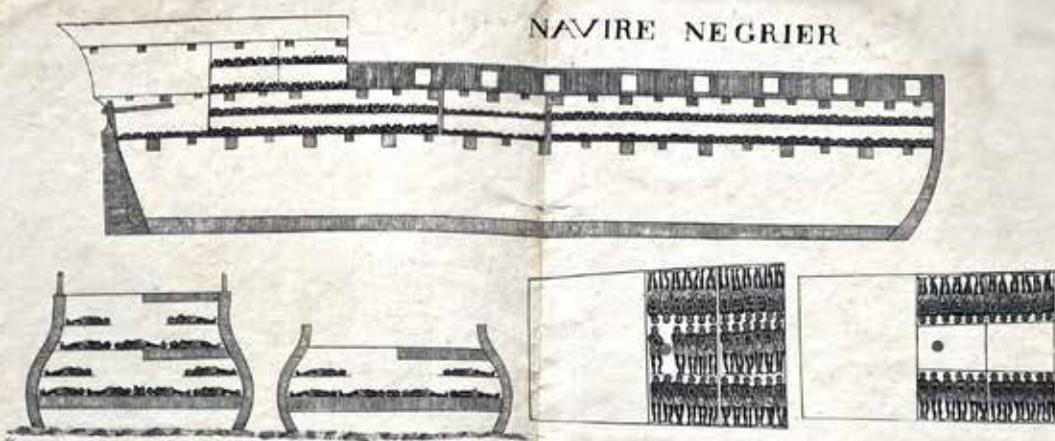
Basse-Pointe

« Basse-Pointe, c'était surtout le peuple, le peuple martiniquais dont je sentais le cœur battre à Gradis. L'usine de Gradis, vous vous souvenez ? Je la voyais dans les quartiers de toute la commune. Basse-Pointe, c'était pour moi un ensemble de valeurs humaines : la force, le courage, la dignité dans la pauvreté, c'était ça, Basse-Pointe. Et puis, je suis parti, j'ai fait des études, mais jamais je n'ai oublié ma commune natale [...]. Basse-Pointe a beaucoup fait pour nous, Basse-Pointe nous a montré le chemin, Basse-Pointe m'a montré le chemin, Basse-Pointe m'a montré la route du peuple martiniquais - et nous sommes maintenant un peuple martiniquais. »

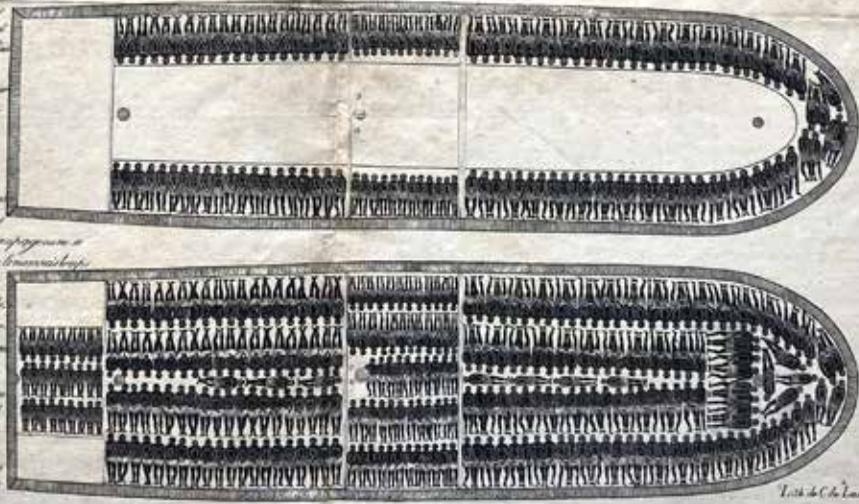
Aimé Césaire, « Sur Basse-Pointe », sa commune natale.
Hommage à Basse-Pointe, prononcé le 20 mai 2005.

« Ce qui est à moi, ces quelques milliers de mortiférés qui tournent en rond dans la calebasse d'une île et ce qui est à moi aussi, l'archipel arqué comme le désir inquiet de se nier, on dirait une anxiété maternelle pour protéger la ténuité plus délicate qui sépare l'une de l'autre Amérique ; et ses flancs qui secrètent pour l'Europe la bonne liqueur d'un GulfStream, et l'un des deux versants d'incandescence entre quoi l'Equateur funambule vers l'Afrique. Et mon île non-clôture, sa claire audace debout à l'arrière de cette polynésie, devant elle, la Guadeloupe fendue en deux de sa raie dorsale et de même misère que nous, Haïti où la négritude se mit debout pour la première fois et dit qu'elle croyait à son humanité et la comique petite queue de la Floride où d'un nègre s'achève la strangulation, et l'Afrique gigantesquement chenillant jusqu'au pied hispanique de l'Europe, sa nudité où la Mort fauche à larges andains. »

Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*. Présence Africaine.



Intérieur d'un Navire Négrier.
 Les Nègres sont enchaînés deux à deux à deux la jambe droite
 à l'autre la jambe gauche de l'autre en un ce qui les
 rend si étroitement serrés qu'ils ne peuvent
 se lever. Ils ne peuvent non plus se retourner
 pour changer de position et si serrés qu'ils ne sont
 quelquefois couchés que sur le côté. Le mouvement du
 vaisseau écorche leur corps et les fers leur déchirent
 les jambes. Un Nègre, homme fait ne peut disposer
 que de 5 Pieds 5 à 7 Pouces en longueur sur 15
 Pouces en largeur et 2 Pieds 6 Pouces en hauteur, les
 femmes et les enfants en proportion. C'est moins
 d'espace qu'ils n'en occuperont dans leur cercueil.
 Lorsqu'on leur permet de venir quelque moment
 sur le pont, on fait passer une longue chaîne dans
 leurs fers pour qu'ils ne se jettent pas sur l'équipage
 ou ne se précipitent pas dans la mer. Mais c'est
 lorsque le mauvais temps oblige à fermer les
 écoutilles que les souffrances des noirs privés
 d'air dans la cale et les entreponts deviennent
 affreuses ; la vapeur émanée de leur corps
 semble sortir d'une fournaise ardente ; souvent,
 plusieurs d'entre eux sont amenés à demi morts
 ou entièrement suffoqués sur le pont. Les
 insurrections, les suicides, la mélancolie, les
 exhalaisons fétides, le manque d'air et les
 traitements barbares se réunissent pour
 augmenter pendant le trajet la mortalité
 d'une manière effrayante. On a calculé que
 sur 7094 nègres exportés biens portants
 d'Afrique, 2053, c'est-à-dire un quart,
 étaient morts dans la traversée.



Navire négrier, Charles Philibert de Lasteyrie du Saillant, 1826. Lithographie, 45 x 62 cm. Collection Fondation Clément - Fonds Émile Hayot.

Transport négrier. Supplices d'esclaves.

« Intérieur d'un navire négrier.

Les nègres sont enchaînés deux à deux, la jambe droite de l'un à la jambe gauche de l'autre ; on en remplit la cale, le pont, l'entrepont, et de faux-entreponts pratiqués exprès. Là, ils sont couchés nus sur les planches sans pouvoir changer de position et si serrés qu'ils ne sont quelquefois couchés que sur le côté. Le mouvement du vaisseau écorche leur corps et les fers leur déchirent les jambes. Un nègre, homme fait ne peut disposer que de 5 pieds 5 à 7 pouces en longueur sur 15 pouces en largeur et 2 pieds 6 pouces en hauteur, les femmes et les enfants en proportion. C'est moins d'espace qu'ils n'en occuperont dans leur cercueil. Lorsqu'on leur permet de venir quelque moment sur le pont, on fait passer une longue chaîne dans leurs fers pour qu'ils ne se jettent pas sur l'équipage ou ne se précipitent pas dans la mer. Mais c'est lorsque le mauvais temps oblige à fermer les écoutilles que les souffrances des noirs privés d'air dans la cale et les entreponts deviennent affreuses ; la vapeur émanée de leur corps semble sortir d'une fournaise ardente ; souvent, plusieurs d'entre eux sont amenés à demi morts ou entièrement suffoqués sur le pont. Les insurrections, les suicides, la mélancolie, les exhalaisons fétides, le manque d'air et les traitements barbares se réunissent pour augmenter pendant le trajet la mortalité d'une manière effrayante. On a calculé que sur 7094 nègres exportés biens portants d'Afrique, 2053, c'est-à-dire un quart, étaient morts dans la traversée. »

Note : 5 pieds 5 correspondent environ à 1,65 m, 15 pouces correspondent environ à 38 cm et 2 pieds 6 pouces correspondent environ à 76 cm.

Martinique

Misères coloniales

**«J'ai longtemps erré et je reviens
vers la hideur désertée de vos plaies.»**

Aimé Césaire, Cahier d'un retour au pays natal.

**«Ici la parade des risibles et scrofuleux bubons, les
poutures de microbes très étranges, les poisons sans
alexitére connu, les sanies de plaies bien antiques, les
fermentations imprévisibles d'espèces putrescibles.»**

Aimé Césaire, Cahier d'un retour au pays natal.



*Femme martiniquaise atteinte de lèpre, première moitié
du XX^e siècle Corbis Historical - via Getty Images*

La rupture esthétique

Avec quoi l'esthétique et la pratique de l'écriture césairiennes rompent-elles ? Avec la « littérature de décalcomanie », expression de la profonde aliénation affectant des écrivain(e)s antillais(es) dont l'idéal artistique résidait, au mépris de toute authenticité et originalité, dans l'adoption des canons traditionnels et l'imitation des formes surannées qui stérilisaient les lettres françaises.

Récusation de l'exotisme, refus du pittoresque de carte postale vont de pair, dans la révolution esthétique inaugurée par le *Cahier d'un retour au pays natal*, avec la mise en œuvre d'une écriture qui, libérée de tout conformisme, restitue sans fard les souffrances intimes comme collectives des colonisé(e)s racisé(e)s d'Afrique ou des Antilles, tout en exaltant leurs luttes et leurs espoirs, qu'elle inscrit dans une géographie et dans une histoire ressenties avec une intensité inouïe.

« on voit encore des madras aux reins des femmes des anneaux à leurs oreilles des sourires à leurs bouches des enfants à leurs mamelles et j'en passe : ASSEZ DE CE SCANDALE !

[...] je lis bien à mon pouls que l'exotisme n'est pas provende pour moi»

Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*.



Ti Fi, Ti Foula, Armand Benoit-Jeannette Martinique.
Carte postale, première moitié du XX^e siècle.
Collection Fondation Clément - Fonds Loïs Hayot.

« Les zoos humains, véritable culture de masse, instituent à bien des égards le rapport à l'Autre de l'Occident puisque l'immense majorité des Européens et Américains auront leurs premiers contacts avec les populations « exotiques » – bientôt majoritairement coloniales – à travers les grilles, les enclos et les barrières qui les séparent de ces « sauvages. »

Zoos humains et exhibitions coloniales. Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire, Éditions La Découverte, Paris, 2002.



Hiérarchie des races

Racisme triomphant



Joseph Ernest Renan, 1885.
Hulton Deutsch Joseph.
Corbis Historical - via Getty Images

Ernest Renan (1823-1892), sommité intellectuelle et référence morale de la France, dans la deuxième partie du XIX^e siècle. « Nous aspirons non pas à l'égalité, mais à la domination. Le pays de race étrangère devra redevenir un pays de serfs, de journaliers agricoles ou de travailleurs industriels. Il ne s'agit pas de supprimer les inégalités parmi les hommes, mais de les amplifier et d'en faire une loi. »

La réforme intellectuelle et morale de la France, 1871.

Aimé Césaire

« Qui parle ? J'ai honte à le dire ; c'est l'humaniste occidental, le philosophe « idéaliste ». Qu'il s'appelle Renan, c'est un hasard. Que ce soit tiré d'un livre intitulé : *La Réforme intellectuelle et morale*, qu'il ait été écrit en France, au lendemain d'une guerre que la France avait voulue du droit contre la force, cela en dit long sur les mœurs bourgeoises. »

Discours sur le colonialisme. Présence Africaine.

Ci-contre

Angolais, Roland Bonaparte, 1889.
Négatif verre au gélatino-bromure d'argent.
Collection Musée du quai Branly - Jacques Chirac.

L'Étudiant noir

Journal de l'Association des Étudiants
Martiniquais en France

Administration et Rédaction :

55, Boulevard Jourdan — Paris-14

ABONNEMENTS : FRANCE et COLONIES 12 fr.
ÉTRANGER 15 fr.

SOMMAIRE

I. — Questions Corporatives

LA QUESTION DES BOURSES, p. 1.
par A. MAUGÉE.

COMMUNIQUE.

Puisse-t-on nous entendre !...
par A. CHARPENTIER

VŒU :

Est-ce bien l'homme qu'il nous faut ?
par R. SAUPHANOR.

A PROPOS DE L'ASSOCIATION,
par C. MIDAS.

Réflexions sur une réunion d'Étudiants
Martiniquais.

II. — Les Idées et les Lettres

NEGRERIES.

Jeunesse noire et assimilation,
par A. CESAIRE.

L'HUMANISME ET NOUS : R. Moren
par L. SEDAR SENGHOR.

Langage et Musique chez les Nègres
du Congo, par H. EBOUE.

GUIGNOL OULOLOF,
par PAULETTE NARDAL.

Littérature antillaise. Un livre sur la
Martinique, par L. SAINVILLE.

MULATRES... POUR LE BIEN ET LE
MAL, par C. GRATIANT.

III. — Avez-vous lu ceci ?

Simple questions à « Je Suis Partout »,
par L. SAINVILLE.

SPORTS, par C. BRANCHI.

Sottisier.

QUESTIONS CORPORATIVES

La Question des Bourses

La pétition que nous avons soumise à l'administration, par l'intermédiaire de nos représentants, a enfin attiré l'attention des services autorisés sur la question des bourses.

A vrai dire, si la réaction a été tardive, du moins elle a été vigoureuse : nous n'avons point manqué d'appuis et nous remercions bien sincèrement ceux qui ne nous ont point ménagé leurs concours.

Dès le 6 février 1935, M. Lémery nous donna communication d'une lettre qu'il a adressée au Ministre des Colonies, le sénateur de la Martinique y protestait contre la suppression des bourses, en termes énergiques ?

« Un détail d'un an consultant un préavis rationnel et un avertissement solennel aurait dû être donné à tous les étudiants pour observer rigoureusement les dispositions de l'arrêté du 19 juillet 1934 sur les bourses, à compter de juillet 1935. »

M. Lagrosillière, de son côté, n'était pas moins pressant :

« Je vous prie instamment en ma qualité de Président du Conseil général de la Martinique, d'inviter le chef de la Colonie, à procéder de toute urgence à la révision de tous les dossiers des étudiants. »

Ainsi les représentants de la Martinique ont tous compris que le décret de juillet 1934 compromettait gravement l'avenir intellectuel de notre pays et ils ont réuni leurs efforts pour faire aboutir nos justes revendications. Disons tout de suite que ces efforts n'ont pas été vains.

Dès le 15 février 1935, M. Delmont nous écrivait :

« M. Alfassa vient de notifier au Ministre, pour lui faire connaître qu'il peut maintenir jusqu'en mai, les bourses de tous les étudiants en cours d'études... L'ordonnement des mandats a été immédiatement commencé. Les paiements seront faits dans le courant de cette semaine. »

M. Lagrosillière de son côté commentait :

« En somme, un grand pas a été fait à tous les sacrifices obtiennent une réparation, tout au moins provisoire et l'exercice d'un droit d'appel des décisions prises trop brusquement à leur encontre. »

Bref, on nous dit et on nous répète que le sort des étudiants est provisoirement réglé.

Nos espoirs ont été tant de fois déçus, que nous ne pouvons nous défendre d'un certain scepticisme.

Tous ceux qui connaissent la nonchalance, la malveillance même des bureaux administratifs nous comprendront. Ce matin encore, on nous disait, au Ministère des Colonies, que les mandats ne seraient délivrés aux boursiers que si le gouverneur Alfassa n'envoyait pas de contre-ordre dans les quatre jours.

Il y a pire : ne seront payés que ceux qui pourront présenter un certificat de scolarité.

Comment exiger que des étudiants sans ressources, voyant tous les jours la misère face à face, remplissent une telle formalité ?

M. Ferjus, secrétaire politique du sénateur de la Martinique s'est ému de cette situation, et en a informé M. Lémery.

M. Lémery est intervenu une fois de plus près du Ministre.

Aurons-nous satisfaction ?

D'ailleurs, que l'on rétablisse ou non toutes les bourses, on ne doit pas se cacher le caractère de demi-mesure du nouvel arrêté : on rétablit les bourses jusqu'en mai, c'est-à-dire juste au moment où commencent les examens !

Ne risque-t-on pas de voir longtemps encore à Paris, de jeunes martiniquais, mourant de faim, victimes d'un affreux égocisme et d'une coupable incompréhension ?

Aristide MAUGÉE.

Communiqué

Dans sa lettre du 19 février 1935, le député de la Martinique, J. Lagrosillière nous écrit :

« Je vous serais reconnaissant de demander à tous les réclamants de rédiger des lettres individuelles au Ministre des Colonies, où leurs cas seront exposés en détail, et de m'envoyer ces demandes, afin que je les recommande et que le Ministre les recommande, à son tour, au Gouverneur. »

Nous attirons l'attention des étudiants sur la nécessité de remplir vite ces formalités.

Puisse-t-on

nous entendre !...

Il est évident que je lance une fusée, car le péril est grand. Mes camarades du lycée Saint-Louis et moi, sommes sans la moindre ressource depuis deux mois. Nous avions espéré, ou mieux, on nous avait donné de l'espoir, mais nous attendons encore des réalisations.

Et quel ! Il est décidé que nous autres, internes, devons toucher 150 francs par mois. Bienheureux sont ceux qui ont pu toucher cette somme : pour nous, depuis décembre, nous n'avons rien reçu. Par ailleurs, les arrêtés ne prévoient pas les vacances de Noël et de Pâques, soit un mois pendant lequel nous devons vivre « en ville », car le lycée nous ferme ses portes. Sont-ce le ventre creux et les nuits d'insomnie qui assureront le succès à nos Concours ? Car n'oublions pas que la condition nécessaire pour que la bourse soit maintenue est que succès, il y ait.

Aussi avons-nous adressé au Gouverneur et au Conseil général de la Martinique une lettre de réclamations dont nous attendons vainement la réponse.

La rupture idéologique

Le soubassement : reconnaissance, responsabilisation, transformation sociale.

***L'Étudiant noir* : le début d'une prise de conscience identitaire, d'une volonté de transformation sociale et d'une réaction contre le racisme occidental.**

« Être révolutionnaire, c'est bien ; mais pour nous autres nègres, c'est insuffisant ; nous ne devons pas être des révolutionnaires accidentellement noirs, mais proprement des nègres révolutionnaires, et il convient de mettre l'accent sur le substantif comme sur le qualificatif. »

Aimé Césaire, *Nègrerie. Conscience raciale et révolution sociale*. Paru dans *L'Étudiant noir*, journal de l'Association des étudiants martiniquais en France, n°3, mai-juin 1935.

***Lettre à Maurice Thorez* : affinement et précision.**

« C'est assez dire que pour notre part, nous ne voulons plus nous contenter d'assister à la politique des autres. Au piétinement des autres. Aux combinaisons des autres. Aux rafistolages de consciences ou à la casuistique des autres. L'heure de nous-mêmes a sonné. [...] En bref, nous considérons désormais comme notre devoir de conjuguer nos efforts à ceux de tous les hommes épris de justice et de vérité pour bâtir des organisations susceptibles d'aider de manière probe et efficace les peuples noirs dans leur lutte pour aujourd'hui et pour demain ; lutte pour la justice ; lutte pour la culture ; lutte pour la dignité et la liberté ; des organisations capables en un mot de les préparer dans tous les domaines à assumer de manière autonome les lourdes responsabilités que l'histoire en ce moment-même fait peser sur leurs épaules. »

Aimé Césaire, *Lettre à Maurice Thorez*. Présence Africaine, 1956.

Ci-contre

L'Étudiant noir : journal de l'association des étudiants martiniquais en France.
Publication n°1, mars 1935.
Bibliothèque nationale de France.

Réhabilitation des valeurs

« Mais l'essentiel est qu'avec elle [la négritude] était commencée une entreprise de réhabilitation de nos valeurs par nous-mêmes, d'approfondissement de notre passé par nous-mêmes, du ré-enracinement de nous-mêmes dans une histoire, dans une géographie et dans une culture, le tout se traduisant non pas par un passéisme archaïsant, mais par une réactivation du passé en vue de son propre dépassement. »

Aimé Césaire, Discours sur la négritude. Présence Africaine, 1987.

Réhabilitation de valeurs – qu'il importe de trouver ou de retrouver –, approfondissement d'un passé – à connaître comme à reconnaître –, ré-enracinement dans une histoire – qu'il faut savoir lire et comprendre : autant de thèmes clés, inlassablement répétés par le discours césairien – discours de contre-histoire, de contre-culture, de contre-modèle, décliné selon différentes modalités (la poésie comme le théâtre, la critique littéraire à côté de l'étude historique, l'intervention académique aussi bien que le pamphlet). Ce souci est sensible jusque dans une onomastique urbaine aussi pédagogique que symbolique.

Place du 22 mai

Avenue Jean-Marie Tjibaou

Rue Gérard Nouvet

Boulevard Amilcar Cabral

Allée Décembre 59

Rue de la Redoute du Matouba

Avenue Frantz Fanon

Rue Victor Hugo

Rue Robespierre

Rue Jean-Jacques Rousseau

Rue Victor Schœlcher

Rue Lamartine

Rue Blénac

Rue Montesquieu

Fort-de-France

Rue Marat

Boulevard du Général de Gaulle

Avenue Jean Jaurès

Avenue des Caraïbes

Rue Martin Luther King

Rue Alain Jovignac

Avenue Maurice Bishop

Boulevard Patrice Lumumba

Rue Toussaint Louverture

Place Monseigneur Romero

Place des Almadies

Rond-Point du Vietnam Héroïque

Contre-histoire, contre-culture, contre-modèle

Aimé Césaire – seul peut-être en son temps avec l’Afro-Américain W.E.B. Du Bois – mettait en cause l’impérialisme théorique occidental, c’est-à-dire l’eurocentrisme intellectuel qui se réservait de fait le monopole de la pensée sur le monde. Il inaugurait ainsi une approche appelée à connaître, sous le nom de *cultural studies*, des développements féconds.



William Edward Burghardt Du Bois (1868-1963), né dans une petite ville du Massachusetts, fréquente une école majoritairement blanche, où il est un élève brillant. Une bourse lui permet d’intégrer l’université de Fisk, à Nashville, dans le Tennessee. Là, il découvre les réalités de la vie des Noirs dans le Sud des États-Unis. En 1888, il est admis dans la prestigieuse université de Harvard, où il obtient, en 1896, son diplôme de masters en histoire.

Après avoir étudié à Berlin – encore grâce à une bourse –, et séjourné dans plusieurs pays d’Europe, il devient professeur. Premier Noir à obtenir un diplôme de doctorat à Harvard (1895), il enseigne à l’université de Pennsylvanie et publie, en 1899, *The Philadelphia Negro*, somme d’enquêtes sur la situation des Noirs subissant la ségrégation dans le Sud.

Professeur à l’université d’Atlanta, – de 1897 à 1910, puis de 1934 à 1944 –, il organise la première conférence panafricaine (Londres, 1900), puis impulse la fondation, en 1910, de la NAACP (National Association for the Advancement of Colored People). Il militera jusqu’à sa mort (au Ghana, en 1963) contre le racisme et toutes les formes de discrimination. Son ouvrage fondamental, *Les Âmes du peuple noir* (*The Souls of Black Folk*), paru en 1903, connaît un immense succès et devient immédiatement le texte de référence des intellectuels afro-américains. À la fois documentaire, autobiographique, sociologique et historique, ce livre constitue un poignant témoignage de ce qu’est la vie derrière le Voile (métaphore de la ségrégation) en même temps qu’une affirmation de la culture des Noirs et qu’une réflexion sur les perspectives de leur émancipation.

Léopold Sédar Senghor, *Liberté 3 : négritude et civilisation de l’universel* (Paris, Le Seuil, 1977) : « Il faut toujours partir de W.E.B. Du Bois, qui fut, véritablement, « le père du mouvement de la négritude » [...], parce que la première tête qui l’ait pensé dans sa totalité et sa spécificité, ses aspects et sa finalité, ses objectifs et ses moyens. [...] Et d’abord *Âmes noires*, son ouvrage principal. On peut dire aujourd’hui que c’est de là qu’a jailli la source de la négritude. »

À gauche

W. E. B. Du Bois, James E. Purdy, 1907.
Épreuve gélatino-argentique.
National Portrait Gallery, Smithsonian Institution

Ci-contre

Wifredo Lam, Denise Colomb, 1954.
Négatif monochrome.
Dist. RMN-Grand Palais - Adagp.

Aimé Césaire

« Il fallait rompre avec les puissants amateurs de cartes postales. [...] Wifredo Lam n'a pas hésité à faire office de grand perturbateur. Parce qu'il porte en lui le secret du souffle, du germe, de la croissance, Wifredo Lam a mis le pied dans le plat des académismes et des conformismes. En définitive, ce qui, par ses soins, triomphe aux Antilles, c'est l'esprit de création. »

Article sur Wifredo Lam, 1944.



Tutelle et influence étrangères

« Il faudrait d'abord étudier comme la colonisation travaille à déciviliser le colonisateur, à l'abrutir au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence. [...] L'action coloniale, l'entreprise coloniale, la conquête coloniale, fondée sur le mépris de l'homme indigène et justifiée par ce mépris, tend inévitablement à modifier celui qui l'entreprend. [...]

Où veux-je en venir ? A cette idée : que nul ne colonise innocemment ; qu'une nation qui colonise, qu'une nation qui justifie la colonisation – donc la force – est déjà une civilisation malade, une civilisation moralement atteinte, qu'irrésistiblement, de conséquence en conséquence, de reniement en reniement, appelle son Hitler, je veux dire son châtiment. »

Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*. Présence Africaine, 1955.



Simone Weil, Stefano Bianchetti, XX^e siècle. Bridgeman Images

La philosophe **Simone Weil** (1909-1943), que son anticolonialisme conduisit à rompre avec le Front populaire, note en 1943, à l'attention des responsables de la France libre réfugiés à Londres : « [...] l'hitlérisme consiste dans l'application par l'Allemagne au continent européen, et plus généralement aux pays de race blanche, des méthodes de la conquête et de la domination coloniales. »

Œuvres, Gallimard, Paris, 1999.

Aimé Césaire

« On aurait peine à s'imaginer ce qu'a pu être pour les nègres des Antilles la terrible époque qui va du début du XVIII^e siècle à la moitié du XIX^e siècle, si depuis quelque temps l'histoire ne s'était chargée de fournir quelques bases de comparaison. Que l'on se représente Auschwitz et Dachau, Ravensbrück et Mathausen, mais le tout à l'échelle immense – celle des siècles, celle des continents –, l'Amérique transformée en « univers concentrationnaire », la tenue rayée imposée à toute une race, la parole donnée souverainement aux Kapos et à la schlague, une plainte lugubre sillonnant l'Atlantique, des tas de cadavres à chaque halte dans le désert ou dans la forêt, et les petits bourgeois d'Espagne, d'Angleterre, de France, de Hollande, innocents Himmlers du système, amassant de tout cela le hideux magot, le capital criminel qui fera d'eux des chefs d'industrie. Qu'on imagine tout cela et tous les crachats de l'histoire et toutes les humiliations et tous les sadismes et qu'on les additionne et qu'on les multiplie et on comprendra que l'Allemagne nazie n'a fait qu'appliquer en petit à l'Europe ce que l'Europe occidentale a appliqué pendant des siècles aux races qui eurent l'audace ou la maladresse de se trouver sur son chemin. »

Victor Schœlcher et l'abolition de l'esclavage, allocution prononcée à la Sorbonne, le 2 avril 1948.

La répression coloniale dans le monde

Entre 1830 et 1872 : « En l'espace de quarante-deux ans, la population globale de l'Algérie est [...] passée de 3 millions d'habitants environ à 2 125 000 [...], soit une perte de 875 000 personnes, civiles pour l'essentiel. »

Olivier Le Cour Grandmaison, *Coloniser, Exterminer, Sur la guerre et l'État colonial*. Paris, Fayard, 2005.

Sétif et Guelma, Algérie : à partir du 8 mai 1945, la répression – fusillades de masse, bombardements des campagnes, tortures... - du mouvement nationaliste algérien provoquera la mort d'au moins 45 000 autochtones.

Madagascar, avril 1947 : insurrection d'un peuple exaspéré par la domination coloniale française. S'ensuit une répression atroce – avec tortures, exécutions collectives sommaires, chasses à l'homme... - qui fera quelque 90 000 morts.



Soldats Viêt Minh mains en l'air. Capturés par les troupes françaises, de réguliers Viêt Minh habillés en civils, dans le village de Bui Chu, au Viêt Nam, décembre, 1952. Gamma-Keystone - via Getty Images

La rupture idéologique et culturelle

Penser et faire par soi-même

La revue *Tropiques* : dire «non à l'ombre»

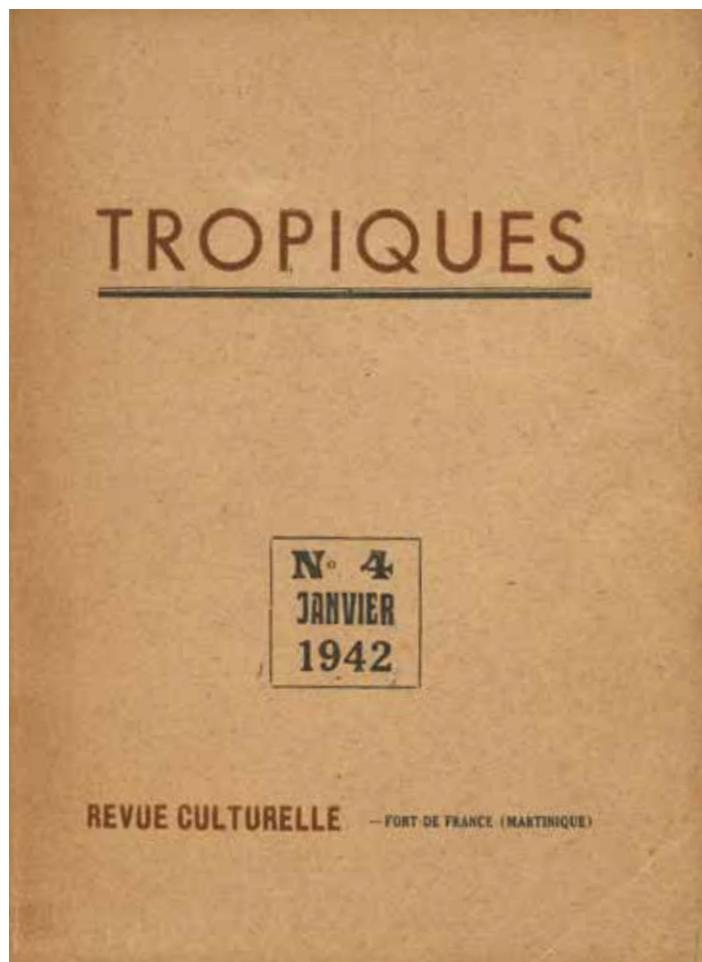
Dès avril 1941 et jusqu'en 1944 – malgré une interruption imposée par la censure vichyste – la revue *Tropiques* (principalement animée par Aimé Césaire, Suzanne Césaire, René Menil) entreprend de dire « non à l'ombre » en proposant aux Martiniquais, en proie aux privations et soumis à un régime policier, outre une ouverture sur la littérature internationale, des études, analyses et réflexions traitant de leur flore, de leur faune, de leur culture populaire, de leur histoire.

« Le Nouvel Observateur : *Tropiques* fut un extraordinaire laboratoire culturel.

Aimé Césaire : Vous avez prononcé le mot. C'était un laboratoire. En rentrant à la Martinique, j'étais habité par l'idée qu'il fallait faire quelque chose [...]. Nous avons publié des textes sur la faune et la flore martiniquaises, car cette obsession de l'identité nous poursuivait. Mais il y avait aussi des articles sur les îles voisines, la littérature cubaine, les contes antillais, la peinture caraïbe. »

Sur *Tropiques*, dans l'entretien accordé en 1994 à Gilles Anquetil, du *Nouvel Observateur*.

Tropiques, revue culturelle n°4, Janvier, 1942.
Collection privée

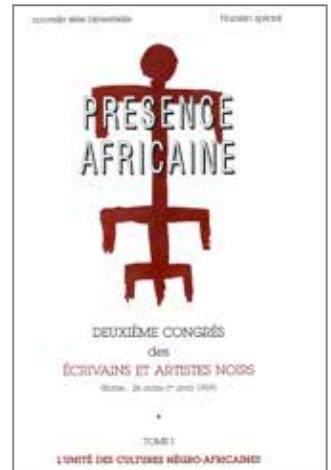


Une pensée qui fait écho parmi les minorités et les peuples opprimés

En 1947, Aimé Césaire participe à la fondation de la maison d'édition Présence Africaine.

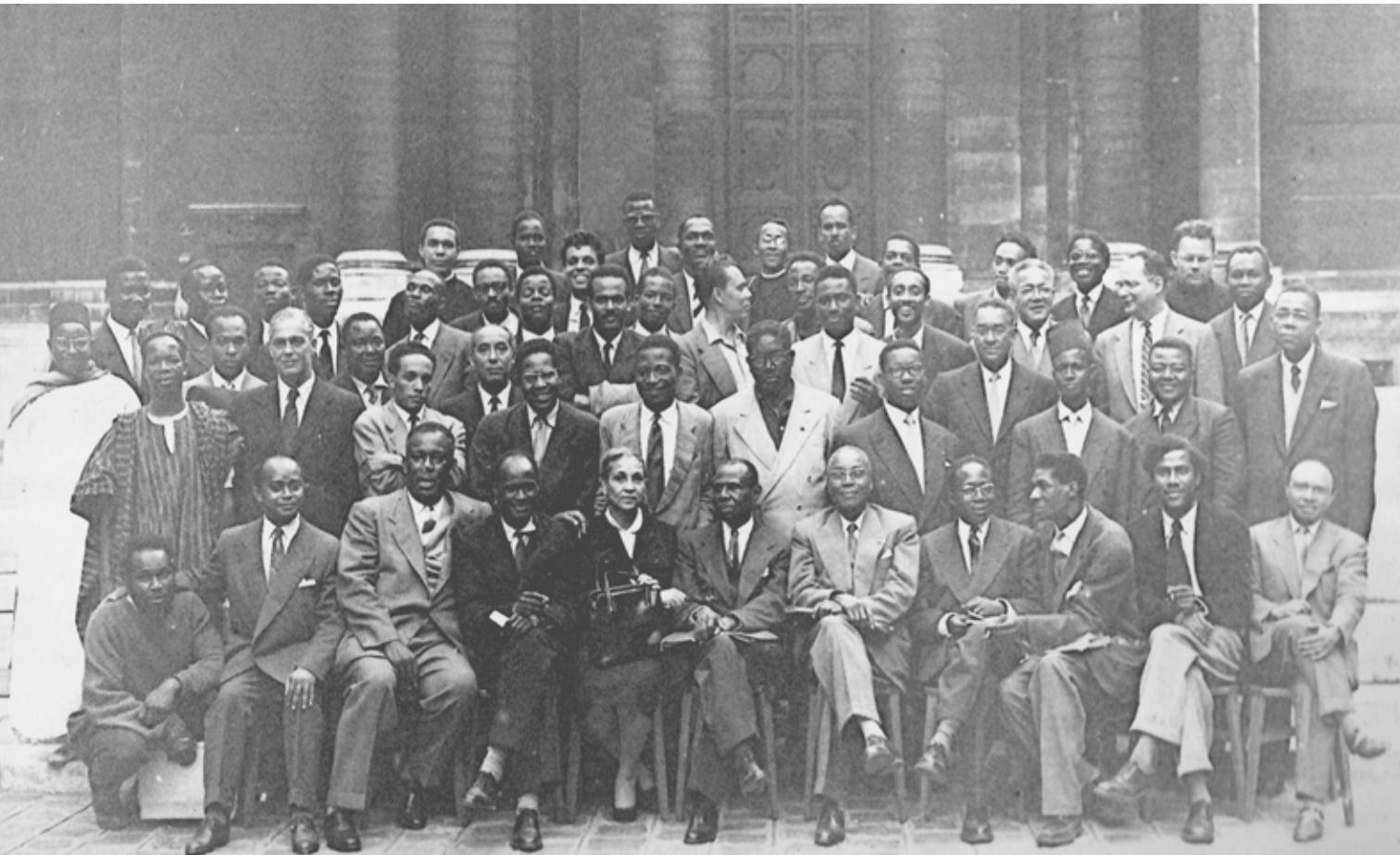
Il est invité à la Conférence des nations afro-asiatiques (Bandoeng, Indonésie, 1955) et à la réunion fondatrice de l'Organisation de l'unité africaine (OUA), à Addis-Abeba, capitale de l'Éthiopie, en 1963.

Ses interventions sont remarquées au premier et au deuxième Congrès des Écrivains et Artistes Noirs, à Paris, en 1956, puis à Rome, en 1959.



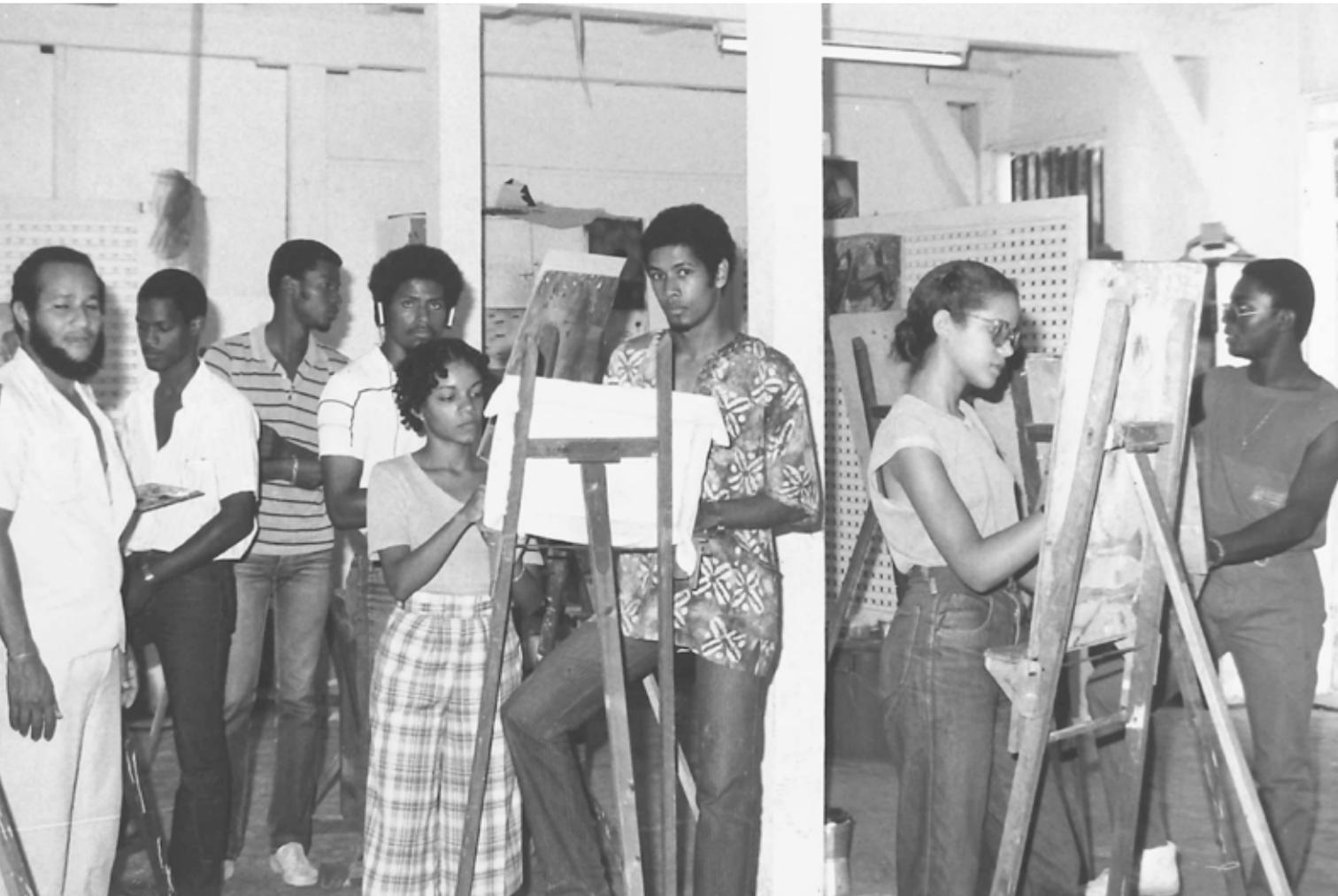
Couverture de *Présence Africaine*, numéro spécial, 1959. Présence Africaine Éditions

Photographie d'un groupe de participants au 1^{er} congrès international des écrivains et artistes noirs, septembre 1956. Collection Présence Africaine Éditions.



La culture, vecteur de conscientisation d'un peuple

Quant à la Martinique, s'il fallait y retenir un exemple de grand dessein césairien pratiquement réalisé, ce serait celui du Service Municipal d'Action Culturelle (Sermac), créé en 1976, mais actif de fait depuis 1972. Dans ses ateliers ouverts à tous, des enseignants martiniquais forment à la danse, aux arts plastiques, musicaux, visuels, au théâtre des centaines de jeunes dont plusieurs feront carrière. Et, à l'occasion de son festival annuel, le Sermac produit et réalise des spectacles que découvre avec une ferveur enthousiaste le public des quartiers populaires où ils sont présentés, ce qui n'empêche pas Fort-de-France de recevoir en même temps des troupes et des mises en scène venues d'ailleurs – de France avec le mémorable *1789* d'Ariane Mnouchkine, du Sénégal (« Semaine sénégalaise » coïncidant avec la visite rendue à Aimé Césaire par le président Senghor, en 1976), d'Afrique du Sud. C'est encore grâce au Sermac que Brecht fut révélé au public martiniquais, de même que *La tragédie du roi Christophe* et *Une tempête*.



L'action pédagogique : création d'une école alternative.

«Constance Mac Tair : Mais parlez-moi de l'Amep (Association Martiniquaise d'Éducation Populaire).

Aimé Césaire : Ah ! L'Amep est une affaire politique. Nous avons quelques amis [...] et ils voulaient créer un établissement scolaire parce qu'il y a beaucoup d'enfants qui quittent l'école après avoir échoué aux examens. Et ces gens deviennent des clients pour les établissements privés qui en font un commerce très lucratif. Il nous fallait créer un établissement scolaire quasiment gratuit. Pour des raisons politiques, l'administration de l'île refusa la création de cet établissement. Je dois dire que ce refus est totalement illégal et n'a aucun sens, puisque l'établissement fonctionne depuis une année. Oui, il fonctionne déjà et nous allons continuer à le faire fonctionner. Nous avons engagé une procédure contre l'État et contre le préfet.»

Aimé Césaire, entretien avec Constance Mac Tair. *Trinidad Guardian*, 12 octobre 1971.





« La Tragédie du roi Christophe » d'Aimé Césaire. Le metteur en scène, Jean-Marie Serreau (à gauche) et Aimé Césaire (debout), Paris, théâtre de l'Odéon, mai 1965. Studio Lipnitzki - Roger-Violle

La rupture politique

La nouvelle orientation politique : élaboration progressive d'un discours nationalitaire

Est nationalitaire « un discours de revendication nationale (dans une situation coloniale) par opposition au discours nationaliste qui relève d'un nationalisme s'exprimant dans le cadre d'un État-nation déjà constitué. »

Achour Ouamara, revue *Mots*, n°13, 1986.

Une nation individualisée

« Qu'est-ce à dire, si ce n'est que pour les peuples antillais, le progrès consistera comme pour les autres peuples coloniaux à passer de l'engloutissement dans l'universalité morne d'un empire à la participation à l'esprit vivant de nations enfin individualisées ? »

Aimé Césaire, introduction au livre de Daniel Guérin, *Les Antilles décolonisées*, 1956.

« Tout le champ du possible est ouvert »

« La Martinique a son histoire, sa géographie, sa spécificité. Elle est une nation, elle peut bénéficier du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Tout le champ du possible est ouvert : l'autonomie, la fédération, l'indépendance. »

Aimé Césaire, entretien avec Noël-Jean Bergeroux, *Le Monde*, 8 mai 1971.
Aimé Césaire. *Écrits politiques. 1957-1971*, Édouard De Lépine.
Éditions Jean-Michel Place.

« Laissez-moi vous dire qu'en pays colonisé, c'est toujours le sentiment de l'injustice qui détermine l'éveil ou le réveil des nationalismes indigènes. C'est là le drame. Quand nous voulons nous assimiler, nous intégrer, vous nous rejetez, vous nous repoussez. Quand les populations coloniales veulent se libérer, vous les mitraillez. »

Aimé Césaire, intervention à l'Assemblée nationale, séance du 11 juillet 1949.



Christian Marajo (à gauche sur la photo), adolescent de 15 ans, victime de la violence policière lors des journées de mobilisation sociale, à Fort-de-France, en décembre 1959. Collection Jocelyne Marajo.



Le Progressiste. Collection Claudine Charles Saint-Claire.

Construire, bâtir, développer

« Tous ces gens, tous ces paysans qui viennent du Morne-Capot ou qui viennent du Sud et que personne ne veut recueillir. Moi, je ne les ai pas recueillis, je les ai accueillis. Je les ai aidés. Je leur ai parlé, ils m'ont parlé [...] et j'ai mieux compris le peuple à partir de ce moment-là et j'ai bien senti qu'il y avait une identité martiniquaise. »

Aimé Césaire, entretien avec Tony Delsham, *Antilla*, n° 1120 et n° 1121, 8 et 15 décembre 2004.

Création, par conjugaison de l'« agency » (capacité créative d'action) populaire et de la mise en œuvre des ressources municipales, de nouveaux quartiers, soit ex nihilo - tel Volga -, soit par viabilisation (ainsi Trénelle, Citron).

L'engagement prométhéen souscrit dans *Corps perdu* (« je commanderai aux îles d'exister », 1950) n'est pas pure forfanterie ou rodomontade juvénile. Il se voit traduit et matérialisé, sous la forme de réalisations concrètes — ainsi le stade international de Dillon, inauguré en 1993 –, fruit des efforts d'un peuple naguère infériorisé, encore entravé dans son épanouissement, mais qui n'en entreprend pas moins, avec ses pauvres moyens, de répondre au commandement signifié dans *maillon de la cadène*, l'un des derniers poèmes de Césaire : « te bâtir » (*moi, laminaire...*).



« Quoi qu'il en soit, objectivement, les résultats sont là et ils portent des noms, des noms de batailles qui, à nos oreilles, sonnent comme des noms de victoires. Nos victoires à nous, c'est la Trénelle urbanisée, c'est l'Ermitage aménagé, c'est la Rodate, c'est Post Colon, c'est Tivoli, c'est Sainte-Thérèse assainie, c'est Volga-Plage protégée contre les eaux et des bidonvilles passant au rang de villes, c'est Châteaubocuf, c'est Dillon, c'est la Meynard, c'est Ravine-Vilaine, c'est Plateau Tiberge, c'est Rivière l'Or, c'est Didier Haut. Bref, c'est le grand Fort-de-France fondé, et le grand Fort-de-France, c'est nous qui l'avons fondé. »

Aimé Césaire, allocution prononcée au Parc Floral, le 19 mai 1985.

Aimé Césaire sur le chantier de construction d'une voie de désenclavement, Fort-de-France, [autour de 1990]. Collection Pierre Albicy.

La négritude césairienne

Histoire et définition

Ni déploration d'une histoire tragique, ni enfermement complaisant dans le statut de victime, ni nostalgie d'un passé fantasmé, la négritude est prise de conscience et assomption lucide des devoirs — des « sommations » — s'imposant à toutes celles et tous ceux qui œuvrent pour une humanisation supérieure.

Naissance du concept

Inversion du stigmat

Communauté de souffrances

Régénération volontariste des peuples noirs

« Mais la Négritude n'est pas seulement passive.
Elle n'est pas de l'ordre du pâtir et du subir.
Ce n'est ni un pathétisme ni un dolorisme.
La Négritude résulte d'une attitude active et offensive de l'esprit.
Elle est sursaut, et sursaut de dignité.
Elle est refus, je veux dire refus de l'oppression.
Elle est combat, c'est-à-dire combat contre l'inégalité. »

Aimé Césaire, *Discours sur la négritude*, prononcé à l'Université internationale de Floride, Miami, 1987. Présence Africaine.

« il-est-beau-et-bon-et-légitime-d'être-nègre »



Black Lives Matter, Londres, 16 juillet 2016. Michael Kemp - Alamy Stock Photo

Aujourd'hui, le mouvement *Black Lives Matter*, actif aux États-Unis comme dans toute la diaspora noire, reprend et actualise le message césairien, à savoir que non seulement la vie des Noirs compte, mais qu'il faudra désormais compter avec elle. Jusque dans sa dénomination, ce mouvement affirme la pleine humanité des descendants d'esclaves, ainsi que leur volonté farouche d'obtenir le respect et la dignité dus à tout groupe humain. Ainsi, dans un monde qui penche dangereusement du côté des ténèbres, le combat contre l'ombre continue-t-il d'être mené, avec de nouvelles et nombreuses recrues. L'œuvre d'Aimé Césaire est de celles qui entretiennent et nourrissent leur effort.

Aimé Césaire

« Ce dont je tire le plus de fierté, c'est d'avoir été pendant 33 ans le chien de garde des Martiniquais.

D'avoir été, pendant 33 ans,

UN SEMEUR D'IDÉES,

UN ÉVEILLEUR DE CONSCIENCE,

UN HOMME QUI A CONTRIBUÉ À RÉVÉLER LE MARTINICAIS À LUI-MÊME

ET À LE RÉVÉLER AU MONDE.

Si bien, qu'à l'heure actuelle, il n'y a pas, dans le monde, un seul homme cultivé qui ne sache qu'il y a dans l'Amérique, dans une petite île, un petit peuple, petit par le nombre mais grand par le cœur, qui lutte contre l'injustice des hommes et refuse d'abdiquer devant le destin. »

« Discours des Trois voies et des cinq libertés », prononcé le 25 février 1978. *Aimé Césaire. Écrits politiques. 1972-1987.* Édouard De Lépine. Éditions Jean-Michel Place.



Fondation d'entreprise de GBH, la Fondation Clément mène des actions de mécénat en faveur des arts et du patrimoine culturel dans la Caraïbe. Elle soutient la création contemporaine avec l'organisation d'expositions à l'Habitation Clément et la constitution d'une collection d'œuvres représentatives de la création caribéenne des dernières décennies. Elle gère d'importantes collections documentaires réunissant des archives privées, une bibliothèque sur l'histoire de la Caraïbe et des fonds iconographiques. Elle publie aussi des ouvrages à caractère culturel et contribue à la protection du patrimoine créole avec la mise en valeur de l'architecture traditionnelle.

Depuis 2019, la Fondation Clément gère le Mémorial de la catastrophe de 1902 – Musée Frank A. Perret dans le cadre d'une délégation de service public de la ville de Saint-Pierre (Martinique).

Ce catalogue est publié par la Fondation Clément à l'occasion de l'exposition *Aimé Césaire, un homme de ruptures*, du 29 septembre au 24 novembre 2023.



www.fondation-clement.org